

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M 543
Canadiana

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 19 SEPTEMBRE, 1844.

No. 14.

SOMMAIRE :—UNE ÉTOILE SUR LES LAGUNES, (*Poésie*) ; LA FILLE DU BRIGAND, (*Esquisse de mœurs, Fin*) ; PEAU NEUVE.

Poésie

UNE ÉTOILE SUR LES LAGUNES.

Luis sur nous, étoile charmante,
Muet témoin de nos douleurs !
A minuit, mon amie absente
Te regarde en versant des pleurs.

Dans les cieux, où ton cours t'emporte,
Tu sembles rêver et souffrir,
Comme moi, sur cette onde morte
Où ton pâle éclat vient mourir.

Mornes soleils, clartés paisibles,
Qui nous versez des feux si doux,
A nos maux êtes-vous sensibles ?
Aimez-vous aussi comme nous ?

En maudissant son esclavage,
Peut-être un astre, tes amours,
Roule son éternel veuvage
Loin du cercle que tu parcours.

Ou peut-être, si tu vois poindre
Son globe amoureux dans les airs,
Si vos rayons, pour se rejoindre,
Des cieux traversent les déserts,

C'est à des siècles d'intervalle,
Quand sur nous, il vient, en passant,
De sa chevelure fatale
Déployer l'éclat menaçant.

Avec tes feux sa flamme errante
Se confond dans l'immensité ;
La terre tremble d'épouvante,
Et tu frémis de volupté.

Mais vainement tu le rappelles ;
Il fuit, il fuit, et, pour adieux,
Lance vers toi les étincelles
Qu'il secoue au penchant des cieux.

Comme un phare à travers l'orage,
Il voit pâlir ton éclat pur
Sur cet océan sans rivage
Dont il fend les vagues d'azur.

Puis un an, un siècle passe,
Puis encore un siècle, et ton cours
T'entraîne toujours dans l'espace,
Loin de lui qui te fuit toujours !

Soumise à des lois si funestes,
Que tu dois errer tristement
Dans les solitudes célestes,
Dans les déserts du firmament !

Pleure, pleure, étoile charmante,
Et luis sur nous dans les douleurs ;
Comme moi, mon amie absente
Te regarde en versant des pleurs.

CASIMIR DELAVIGNÉ.

Littérature Canadienne.

LA FILLE DU BRIGAND.

NOUVELLE.

XII.

UNE ENTREVUE TERRIBLE.

(Suite et fin.)

Le jour était sur le point de finir; la nuit était déjà commencée dans la CAVERNE DU Roc et les jeunes filles se disposaient à ensevelir, si cela se pouvait, leur douleur dans le repos; lorsqu'elles entendirent en tressaillant des pas au-dessus de leurs têtes; bientôt après, elles virent paraître Moufflard qui venait allumer les lampes.

—Il y a, dit-il, à votre porte un homme qui désirerait vous parler; préparez-vous à sa visite.

—Qu'il entre, dit Julienne avec un dédain énergique; puisse-t-il être le bourreau qui terminera notre malheureuse existence.

Moufflard sortit, puis ouvrant la porte une seconde fois: entrez dit-il, puisque vous avez la permission; mais gare à vous!

C'était Maître Jacques.

—O mon père, dit Helmina, en courant à lui.

—O Helmina, dit Maître Jacques avec une tendresse hypocrite, dans quel cachot vous vois-je enfermée! . . . et vous aussi pauvre Julienne; . . . Il versa des larmes feintes.

—Comment avez-vous pu découvrir notre retraite.

—Je te le dirai plus tard, Helmina, dit Maître Jacques pour éviter d'autres questions qui auraient pu le trahir; aujourd'hui j'ai quelque chose de plus sérieux à t'apprendre; un secret plus intéressant à te dévoiler!

—Que dites-vous, mon père?

—Ecoute, Helmina, ne me donne plus ce nom . . .

—O mon Dieu, dit Helmina à demi-voix, il me renie pour sa fille! qu'ai-je donc fait pour mériter tant de châtements à la fois?

—O mon père; . . . non jamais je ne pourrai vous appeler autrement . . . mon père, mon père! . . .

—Helmina, te dis-je, je ne suis point ton père.

—Ciel! tu l'entends, Julienne, il me renie encore une fois . . .

—Mais écoute donc, dit Maître Jacques avec un mouvement d'impatience, que diable écoute donc. Tiens, ajouta-t-il, en lui passant un papier; voici une lettre de celui qui fut véritablement l'auteur de tes jours; il me l'a écrite deux jours avant sa mort!

—Jamais je ne le croirai, non jamais!

—Mais il faut que tu le croies, puisque c'est la vérité. J'ai voulu jusqu'à présent recevoir de toi ce doux titre, parce que je savais qu'en même temps tu me témoignerais plus de respect, plus d'obéissance, mais aujourd'hui, Helmina, qu'il s'agit de ton avenir, je dois t'apprendre le nom et les intentions de ton véritable père à ton égard; lis cette lettre.

—Helmina prit la lettre et après l'avoir lue attentivement:

—Est-il possible, dit-elle, que vous ne me trompez pas?

—Me crois-tu capable de le faire?

—Seigneur! qui l'aurait pensé!

—Tu as dû remarquer sur cette lettre, continua Maître Jacques, que ton père m'a donné le pouvoir de disposer à ton égard comme je l'entendrais. Te voilà d'âge maintenant à penser sérieusement à l'avenir, à une union par exemple.

Helmina rougit.

—Si jusqu'aujourd'hui je t'ai parlé avec désavantage du mariage, ne crois pas, que je parlais suivant mon cœur, non, Helmina; j'en agissais ainsi parce que j'étais bien persuadé que l'amour entre bien assez vite sans qu'on le précipite dans le cœur d'une jeune fille comme toi.

Helmina conçut une faible espérance en voyant Maître Jacques tellement changé; mais se rappelant aussitôt la situation où elle était:

—Comment voulez-vous donc, dit-elle en rougissant, que je pense à mon avenir dans ce cachot?

—Tu en sortiras, Helmina, je me plaindrai à la justice; les misérables! il faudra bien qu'ils te délivrent.

—Merci, merci, mon père . . . Mr . . . je ne sais comment vous appeler à présent, dit Helmina avec embarras.

—O Helmina, dit Maître Jacques en se jetant à ses genoux avec le sentiment d'une pas-

sion brutale et en cessant de la tutoyer ; si vous ne pouvez plus me donner le nom de *père*, il en est un autre bien plus beau, bien plus expressif auquel je peux aspirer et que vous pouvez me donner.

—Et Maître Jacques lui prit la main et la serra contre son cœur.

—Que voulez-vous dire, Mr. dit Helmina en retirant sa main.

—Oui, Helmina, continua Maître Jacques, je me croirais le plus heureux des hommes si à la suite de cette amitié que vous m'avez toujours témoignée et que j'ai essayé de mériter, vous mettiez le comble à votre bonté en m'accordant à présent votre amour, en me donnant le nom d'*époux*.

—Que dit-il, Julienne, dit Helmina foudroyée par ces dernières paroles, que dit-il ?

—Je dis, reprit Maître Jacques sur le même ton que je serais le plus fortuné des époux si j'avais pour épouse un ange comme vous, une jeune fille aussi belle, aussi tendre et aussi vertueuse que vous. Je dis que pour faire le bonheur d'une épouse comme vous, je n'épargnerais rien, rien au monde.

—Mon Dieu, dit Helmina, que faire ?

—Que faire, oh ! Helmina, dites-moi que vous m'aimez, que vous serez ma fiancée. Dites-le-moi, aimable fille, je vous en conjure et je ferai tout pour vous.

Et Maître Jacques voulut s'appuyer la tête sur ses genoux ; Helmina se leva en le repoussant.

—Est-ce pour abuser de ma position, Mr., dit-elle avec un air imposant, que vous . . .

—Non, Helmina, non, mais je vous aime . . .

—Eh bien, dit Helmina en prenant un sang-froid et un ton de sévérité qui n'était pas naturel, sachez que je ne puis vous aimer moi.

Ingrate dit Maître Jacques, en changeant de ton et en versant des larmes, ingrate vous oubliez donc tout ce que j'ai fait pour vous ; vous oubliez que vous me devez tout ; mais que dis-je, non, Helmina, votre cœur n'est pas capable d'ingratitude ! jamais je ne pourrai le croire.

—Ecoutez, Mr., dit Helmina touchée jusqu'aux larmes, ma reconnaissance pour vous est sans bornes, je crois vous l'avoir prouvée plus d'une fois, et je suis prête à le faire encore ; mais quant à cet amour que vous réclamez, Mr. encore une fois, mon cœur s'y refuse, et s'y refusera toujours.

—Et moi, dit Maître Jacques en prenant un dernier moyen de la toucher, je ne pourrai jamais en aimer d'autre que vous ; vous me refusez, adieu donc Helmina, adieu, vous ne me reverrez jamais ! jamais, entendez-vous.

—De grâce, Mr., ne m'accablez pas, dit Helmina, en versant un torrent de larmes, je vous le répète, je ne puis vous aimer . . . j'aime déjà ; puis tirant la lettre de Stéphane et la présentant à Maître Jacques, lisez, Mr., lui dit-elle, puisqu'il faut tout vous avouer.

—Voilà donc ce que je devais craindre, dit Maître Jacques en se relevant tout-à-coup et en reprenant sa férocité habituelle, un rival ! mille malédictions ! un rival ! Je devais m'y attendre ; mais . . . ajouta-t-il, en faisant trembler sa voix, et en déchirant la lettre, il périra, ce rival, dusse-je périr avec lui ! puis jetant sur Helmina des regards farouches,

—Helmina, lui dit-il, fille ingrate, fille dénaturée, répétez-moi que vous ne pouvez pas m'aimer, que vous l'aimez encore, répétez-moi-le et je n'insiste plus.

—Je le répète, dit Helmina en essuyant ses larmes et en passant de la pitié au mépris et au courage le plus héroïque contre Maître Jacques.

—Fort bien, jeune fille, dit-il en grinçant des dents, fort bien. Et moi je le répète aussi, votre amant mourra de ma main ; et vous, mademoiselle, vous ne sortirez jamais d'ici ; sachez que c'est moi qui vous ai fait conduire dans ce cachot pour vous enlever à mon rival, et soyez persuadé que vous y demeurerez tant que vous persisterez dans votre fol entêtement.

—Vous, dit Helmina, mais qui êtes-vous donc !

—Je suis le chef des brigands.

—Misérable, dit Helmina incapable de maîtriser plus longtemps son indignation, et vous me croyez assez vile, assez infâme moi-même pour m'unir avec un brigand comme vous. Jamais, Maître Jacques, jamais, monstre ! . . .

Maître Jacques écumait de rage.

—Qui l'aurait pensé ? un brigand ! celui que j'ai appelé si longtemps mon père, celui qui paraissait si digne de porter ce nom respectable . . . le monstre !

—Le monstre ! répéta Julienne aussi exaspérée que son amie.

—Ah ça, jeunes filles, je vous ordonne de vous taire.

—Tu es un monstre, répéta Helmina, je te

le répéterai toujours ; je ne crains point de vengeance, prends ma vie, elle m'est à charge depuis qu'elle dépend d'un scélérat de ton espèce.

Maître Jacques s'arrachait les cheveux, se ruait sur les pierres avec frénésie ; puis s'arrêta tout-à-coup et pour tâcher de mortifier la jeune fille.

— Helmina, lui dit-il, cette lettre que tu as vue, je l'ai feinte ; ton père est encore vivant, peut-être est-il arrivé en ce moment dans cette ville ; mais tu mourras sans le voir.

— Tu mens, infâme brigand, tu mens dit Helmina.

— Tais-toi, fille impudente, je te dis que ton père vit encore, et si tu pousses ma fureur à bout, je t'emporterai quelque jour sa tête sanglante.

Helmina commençait à croire.

— Ecoute dit-elle, que me demandes-tu pour que je le voie ?

— Ton amour.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Helmina, toujours cela, puis elle commença à pleurer.

— Ah ! ah, jeune fille, dit Maître Jacques avec une satisfaction d'enfer, tu veux me résister, mais tu le payeras cher ; pense-y bien.

Puis il fit semblant de partir.

— Attendez un peu, cruel, dit Julienne en tombant à ses genoux, pitié, pitié pour de pauvres enfants comme nous. Nous sommes incapables de te nuire ; laisse-nous aller en liberté et nous jurerons de ne jamais dévoiler l'ignoble mystère que tu viens de nous expliquer.

Maître Jacques jeta un éclat de rire sardonique.

— Y penses-tu, jeune fille ? pour qui me prends-tu ?

— Pour un homme qui n'a pas encore éteint toute sensibilité dans son cœur, continua Julienne en lui prenant la main et en l'arrosant de larmes ; oh, j'en suis persuadé, Mr., vous ne rejeterez pas plus longtemps la prière de pauvres jeunes filles que vous avez paru tant aimer jusqu'aujourd'hui. Consentez au moins à ce que nous retournions chez Madelon.

— Jeune fille, dit Maître Jacques, ma résolution est prise ; ne pense pas me fléchir par tes lamentations et tes larmes ; ce que je n'ai pu obtenir de cette jeune imprudente, dit-il en montrant Helmina, ne crois pas l'obtenir de moi. J'ai essayé tous les moyens, les pleurs, les me-

naces, les supplications, les promesses, elle a tout rejeté ; eh bien je me jouerai pareillement de toutes les ressources que vous prendrez pour faire changer mes sentiments. Non, Julienne, jamais tu n'obtiendras rien de moi. Je puis être sensible encore ; mais jamais contre mes plus chers intérêts ; j'aime Helmina, je l'aime et j'ai droit à son amour plus que tout autre ; elle s'y refuse, et tu crois que je serais assez étourdi, assez insensé pour abandonner tout-à-coup cette affection que je lui promettais, que j'ai caressée si longtemps dans mon esprit, pour la livrer à un rival que je hais, que je maudis. Ah jeune fille, tu ne me connais pas ! Encore une fois, n'espère jamais me fléchir.

— Mais son père, Mr., son père . . . qu'allez-vous lui dire, car il vous redemandera sa fille sans doute.

— Je lui dirai que sa fille a été enlevée, et si je le vois disposé à tout tenter pour me démasquer, voilà ce que j'emploierai pour arrêter ses poursuites, dit Maître Jacques en montrant un pistolet pendu à sa ceinture.

Si au contraire cette jeune entêtée me voulait pour son époux, alors, Julienne, j'abandonnerais pour toujours le *métier de brigand*, je la demanderais à son père et je vivrais avec elle du fruit de mes épargnes.

— De tes épargnes, monstre, s'écria Helmina, qui entendant ces derniers mots, sentit renaître sa noble fureur ; de tes épargnes, infâme ! peux-tu appeler ainsi ce que l'enfer te fera payer si cher un jour . . . qui n'est peut-être pas éloigné.

Maître Jacques trembla malgré lui, puis reprenant aussitôt sa fermeté diabolique.

Tu l'entends, Julienne, mille damnations ! tu le vois, elle méprise tout ce que je lui propose ; eh bien, Helmina, que l'enfer se déchaîne contre moi, que le ciel m'accable du poids de sa vengeance ; mais toi, je te le répète, tu mourras ici.

Puis se tournant du côté de la porte.

Lampsac, Mouffard, s'écria-t-il, ici esclaves de mes volontés ! . . .

Et les deux brigands entrèrent armés de toutes pièces et vinrent courber la tête devant leur chef.

— Voici, dit Maître Jacques, deux misérables filles que je mets sous vos charges ; elles doivent apprendre ce que c'est que de me résister,

Les brigands saisirent la détente de leurs pistolets.

Arrêtez, brigands, leur dit-il, une mort si prompte leur serait trop douce; elles mourront de faim.

Maitre Jacques fixa Helmina pour voir quelle impression cette sentence avait faite sur elle; puis remarquant que la jeune fille conservait son dédain et son énergie;

—Je vous défends, ajouta-t-il, de laisser entrer qui que ce soit ici; vous ôterez ces lampes; vous fermerez toutes les ouvertures et vous les enchaînez; je veux être obéi, entendez-vous.

Les brigands sortirent en faisant un signe de soumission.

—Il est encore temps, Helmina, dit Maitre Jacques d'un ton moitié affectueux, moitié sévère; persistez-vous dans votre résolution?

—Pour toute réponse Helmina lui lança un regard de mépris héroïque.

Maitre Jacques sortit en grinçant des dents et en faisant des serments épouvantables. Aussitôt après les jeunes filles entendirent sur la voute de la caverne un bruit de pas sourd; c'était les brigands qui bouchaient alternativement toutes les ouvertures; en dix minutes elles se trouvèrent dans l'obscurité la plus complète.

Puis elles se mirent à genoux et adressèrent à l'Eternel la prière des captifs; puis elles s'endormirent en priant, et ce fût un rêve du ciel.

Elles virent un ange étincelant descendre au milieu d'elles; la lumière qu'il répandait semblait embrâser la caverne.

Et l'ange leur dit:

“Vierges captives; le Seigneur a entendu votre prière; et l'encens de votre vertu a traversé les nuages épais de la voute céleste, et s'est répandu autour du trône de JESUS comme une odeur de myrrhe et d'ambroisie. Et le Seigneur ayant abaissé les yeux sur la terre, a dit des paroles qui ont réjoui les anges: “Bénies soient les vierges du Canada qui gémissent dans les ténèbres pour la vertu et la religion.”

Et les intelligences célestes ont répété en chœur: “Bénies soient les vierges du Canada qui gémissent dans les ténèbres pour la vertu et la religion.”

Puis les jeunes filles entendirent en même

temps la harpe de David et les mélodies des anges.

Et l'ange joignant ses deux mains et les séparant aussitôt ouvrit la caverne, et Helmina vit paraître son père et son amant qui lui tendaient les bras.

Et l'ange remonta au ciel, et le concert céleste recommença; puis un autel s'éleva sur le gazon et le prêtre bénit Helmina et son fiancé!

Puis elle aperçut dans le lointain un gibet sanglant; elle détourna les yeux et les porta sur l'avenir qui venait de se dérouler devant elle, c'était un avenir de délices et de bonheur; puis tout disparut comme un rêve, et Helmina dormit paisiblement.

XIII.

PLAINTES DE L'AMOUR.—*Confession.*

Le soleil va disparaître, Stéphane, allons sous les peupliers de l'Esplanade rêver à l'amour infortuné; viens trop malheureux ami, viens à l'ombre du crépuscule, au murmure de l'oiseau plaintif, du zéphyr caressant, t'entretenir sur les rêves du jeune âge, les hazards de la vie!

Et Emile pressait le bras de Stéphane; et tous deux suivaient lentement la rue St. Louis dans un morne silence.

Arrivés à la balustrade qui avoisine l'Eglise de la Congrégation, Stéphane l'arrêta tout à coup et s'appuya sur la barrière qu'ils devaient franchir. Une voix angélique venait de le frapper; c'était celle d'une jeune et tendre vierge qui mêlait aux accords du piano, la mélodie de ses chants passionnés et douloureux. Elle chantait la Romance si expressive:

Ce que je désire et que j'aime.

C'est encore toi, &c. . . .

—Entendez-vous, Emile? . . . dit Stéphane. . . O jeune fille, que ta voix soit bénie! . . . Et moi aussi, pourtant, je pourrais chanter.

Ce que je désire et que j'aime.

C'est encore toi.

O Helmina! . . . Oui c'est encore toi que je désire, toujours toi! . . . seulement toi! . . . Et Emile entraîna Stéphane sur la terrasse

de l'Esplanade ; et tous deux se laissèrent tomber sur le gazon . . .

Il y eut un silence de quelques minutes.

— Jusqu'à quand, Stéphane, vous abandonnez-vous donc à un chagrin sans espoir ?

— Tant que le soleil luira sur mon existence, Emile, il luira sur mon chagrin ; n'essayez plus à le chasser de mon cœur ; je mourrais trop tôt sans lui ! . . .

— Pauvre ami ! dit Emile en lui prenant sa main brûlante et en la serrant dans les siennes . . . vous pleurez donc toujours ! . . .

— Toujours, Emile, toujours ! . . . Helmina ! Helmina, s'écria-t-il d'une voix mourante, comment t'oublier aujourd'hui ! comment effacer de mon esprit cette douce impression que tu y as laissée . . . comment ne pas se rappeler ton sourire si divin . . . ta voix si mélodieuse . . . tes charmes . . . ta pureté . . . oh, Emile, quand votre cœur se sera ouvert au bonheur des Amans, . . . alors vous direz comme moi, . . . toujours aimer, ou toujours pleurer . . . Toujours pleurer ! . . . point d'alternative . . . toujours des larmes ! . . . toujours souffrir . . . jamais jouir ! . . . voilà mon sort ! . . . Et Stéphane s'appuya la tête sur les genoux d'Emile qu'il arrosa de ses larmes.

Puis il y eut encore un silence parfait qui n'était troublé que par la brise du soir.

— Mon cher Stéphane, dit Emile d'un air inspiré, voulez-vous m'écouter ?

— Parlez, Emile, je suis toujours disposé à vous écouter.

— Eh bien ! il est encore un moyen pour vous d'épouser Helmina.

— De grâce, Emile, ne badinez pas ainsi.

— Je parle sérieusement.

— Si c'était vrai.

— Vrai comme Dieu existe. Vous êtes certain d'abord qu'Helmina est vertueuse.

— Je le jurerais sur mon âme . . . C'est un Ange qu'Helmina !

— Voilà tout ce que je veux savoir ; maintenant mon parti est pris.

— Qu'allez-vous faire, Emile ?

— Vous le saurez plus tard.

— Prenez garde ; . . . oh prenez garde.

— Ne craignez rien.

Emile reconduisit Stéphane jusque chez lui et reprit la rue St. Louis. En détournant le coin de la rue Ste. Ursule il se rencontra face à

face avec deux hommes dont l'un ne lui était pas inconnu, c'était Maurice.

— Ah ben que l'bon Dieu m'bénisse ! dit Maurice, v'la une rencontre qui vient comme les cheveux sur la soupe ; mais n'importe, t'nez après tout j'cre qu'ça n'sera pas mauvais. Ah ça, Mr., ajouta-t-il, en s'adressant à Emile, voulez-vous nous suivre ?

— Pourquoi s'il vous plaît ?

— Dame pourquoi, vous l'saurez dans un instant ; tout c'que j'peux dire à présent, c'est qu'vous en aurez pas de regret.

— Il m'en a dit tout autant qu'à vous, dit l'inconnu ; qui n'était autre que Mr. Des Lauriers.

Après avoir détourné ensemble trois ou quatre rues, Maurice s'arrêta devant une petite maison d'assez chétive apparence, que ses compagnons ne tardèrent pas à prendre pour une auberge de la dernière qualité. Après avoir monté une escalier, ils se trouvèrent dans une chambre toute tapissée dont Maurice ferma bien soigneusement la porte et les fenêtres ; et comme il s'aperçut que ces précautions minutieuses commençaient à le rendre passablement suspect :

— Ne craignez rien, messieurs, leur dit-il à demi-voix, c'est que j'ai des secrets que personne autre que vous ne doit entendre ; puis ayant tiré de sa poche une lettre repliée en tout sens :

— Reconnaissez-vous ce papier, dit-il, en s'adressant à Mr. Des Lauriers ?

— Que veut dire ceci, Mr., connaissiez-vous Mr. . . .

— Ne nommez personne à présent.

— De grâce, dites-moi où il demeure, voilà deux jours que je le cherche. Et ma fille, Mr., ma chère petite fille . . .

— Vous la reverrez, Mr., elle vous sera rendue ; mais après que je vous aurai dévoilé un secret d'enfer ; un mystère terrible ; mais après que vous aurez juré sur votre âme de l'ensevelir à jamais dans l'oubli.

— Je le jure, dit Mr. Des Lauriers.

Maurice se leva et après avoir ouvert une porte qui donnait dans un autre appartement, — Avant de vous initier à ce mystère, qui ne vous intéresse que secondement, dit-il à Emile, j'aimerais à dire quelques mots à Mr. auriez-vous objection à passer dans cette chambre pour un instant ?

Emile ne savait que penser de cette foule de formalités, et de cette recherche d'expressions et de politesse dans un homme qu'il avait toujours vu si brusque et si grossier; cependant il se rendit promptement à l'invitation de Maurice qui le reconduisit et ferma sur lui la porte à double tour de clef.

Cette dernière précaution prise, Maurice se plaça le plus près possible de Mr. Des Lauriers et demeura cinq minutes le front appuyé sur les mains comme s'il eut voulu recueillir ses idées; puis il se jeta tout à-coup à ses genoux les yeux remplis de larmes.

—Que faites-vous mon ami, dit Mr. Des Lauriers en voulant le relever.

—Laissez-moi, Mr., dit Maurice avec l'air d'un repentir sincère, vous voyez devant vous le plus criminel des hommes; si votre fille gemit dans un cachot

—Ma fille dans un cachot!

—Oui, Mr., et par ma faute.

—Misérable, dit Mr. Des Lauriers en le repoussant, misérable! . . . et tu n'as pas honte de faire un pareil aveu devant son père! . . . Va, scélérat, tu vas payer cela de ta tête, ajouta-t-il en voulant se retirer.

—Voilà donc l'effet de votre promesse, dit Maurice en se relevant et prenant un ton d'indignation douloureuse; vous ne vous rappelez donc plus le serment que vous venez de faire?

Mr. Des Lauriers frémit.

—Parle donc, infâme; je me tairai puisqu'il me faut t'écouter sans avoir le droit de te punir, mais je t'avertis qu'il me faut ma fille.

—Vous l'aurez, Mr., je vous conduirai moi-même à la caverne où Maître Jacques l'a enfermée.

Maître Jacques! dites-vous.

—Oui, Maître Jacques, celui à qui vous l'avez confiée; c'est un de ses moindres crimes!

—Mais quel homme est-ce donc?

—Le chef des brigands du Cap Rouge dont je fais partie.

—Lui! . . . vous! . . . dit Mr. Des Lauriers en tremblant.

—Vous comprenez donc maintenant pourquoi je vous demandais grâce, dit Maurice en retombant aux pieds de Mr. Des Lauriers; pour l'amour de ce que vous avez de plus cher au monde, daignez me pardonner et me guider dans la nouvelle route que je veux suivre à l'avenir; oui, j'en prends à témoin le Dieu que j'ai toujours méconnu jusqu'à présent, c'en est déci-

dé, j'abandonne le crime! . . . Puis-je espérer, Mr., dites-le moi.

—Si votre repentir est sincère, malheureux, je vous le promets, dit Mr. Des Lauriers, vaincu par sa sensibilité; mais, de grâce, hâtez-vous de me mettre dans les bras de mon Helmina; si toutefois elle a su au milieu du crime se conserver digne de son père.

—Elle l'est, Mr., dit Maurice; soyez-en persuadé; elle a été bien élevée; ma femme est trop vertueuse elle-même.

—Votre femme, dites-vous?

—Oui, c'est elle qui l'a instruite dans la religion qu'elle a toujours pratiquée comme un ange.

—Pauvre Helmina! . . . Et comment ce misérable Jacques s'est-il comporté avec elle?

—Il lui a toujours caché son genre de vie, et tant qu'il l'a regardée comme sa fille, il a agi avec elle en honnête homme; mais aujourd'hui qu'il la regarde comme son amante;

—Son amante! . . . qu'elle indignite!

—C'est un amour désordonné, engendré par une infâme jalousie.

—Est-ce que ma fille aimerait quelqu'un?

—Oui, un beau jeune homme, des plus aimables; justement l'ami du jeune Mr. qui est entré avec nous; Maître Jacques l'a appris, et craignant que cet amour ne vint à avoir des suites funestes à ses affaires, il a fait transporter Helmina dans un souterrain, lui a avoué qu'il n'était pas son père et lui a demandé sa main. Elle a refusé entièrement.

—Quelle grandeur d'âme!

—Ce refus, continua Maurice, a tellement exaspéré Maître Jacques, qu'il a juré à Helmina qu'elle mourrait dans son cachot, et alors il lui a déclaré qu'il était chef des brigands.

—Quel enchaînement d'infamies! . . . mais comment aurait-il soutenu devant moi!

—Il avait intention de vous tromper en disant qu'Helmina avait été enlevée.

—Le scélérat! . . . et vous saviez tout cela, Mr. et vous n'avez pas eu le courage de l'empêcher.

—Je n'en ai pas eu la force; Maître Jacques a su se rendre si redoutable! . . . dit Maurice avec regret et confusion.

—Je vous le pardonne, dit Mr. Des Lauriers, en considération de votre repentir et des aveux que vous venez de me faire; de votre côté, j'exige que vous accomplissiez votre promesse et que vous me rendiez ma fille; mais avant,

faites entrer ce Mr. qui est dans l'autre chambre et qui attend avec tant d'impatience, je vais tout lui confier.

Maurice ouvrit la porte et introduisit Emile.

Permettez-moi, Mr., dit Mr. Des Lauriers, en allant au devant de lui, et en lui serrant la main amicalement, de vous faire une question qui vous paraîtra d'abord indiscrete : n'est-il pas vrai qu'un de vos amis, Mr. . . . comment le nommez-vous, Maurice ?

Mr. Stéphane, c'est le seul nom que je lui connaisse.

—Vous voulez parler de Stéphane D. . . . demanda Emile.

—Stéphane D. . . . dit Mr. Des Lauriers avec surprise ! mais mon Dieu, je connais son père comme mon *Pater*, c'était un de mes meilleurs amis ; n'est-il pas vrai que ce jeune homme est amoureux d'une fille nommée Helmina ?

—La question n'est pas mal indiscrete en effet, dit Emile avec réserve ; néanmoins je vous dirai qu'il est vrai que Mr. Stéphane a aimé cette jeune fille jusqu'au moment où il a appris qu'elle était la fille d'un brigand.

—Il le sait, dit Maurice ; qui le lui a donc appris ?

—Il ne l'aime donc plus à présent, dit Mr. Des Lauriers ?

—Il lui faut l'abandonner nécessairement ; quoiqu'il l'ait bien aimée.

—Pauvre jeune homme ! . . . il est temps de le désabuser ; allez donc dire à votre ami que la jeune fille qu'il aime est non la fille de Maître Jacques ; mais bien la fille d'un des meilleurs amis de son père, Mr. Des Lauriers.

Vous, Mr., mais c'est impossible, dit Emile.

—Oui, moi ; et si vous en doutez, dit Mr. Des Lauriers en lui présentant l'extrait de baptême d'Helmina, voici de quoi vous en convaincre.

—Quel heureux hazard ! le pauvre Stéphane . . . il va en mourir de joie ; je me hâte de lui annoncer cette nouvelle, dit Emile en ouvrant la porte pour sortir.

—Attendez, monsieur dit Mr. Des Lauriers en le retenant, ne brusquons pas les choses ; réservez-moi le plaisir de la lui apprendre moi-même. Je vous prie donc de vous trouver demain à 2 heures à ma maison, rue Des Jardins, avec Mr. Stéphane et son père ; sans leur dire un mot de ce que vous venez d'entendre ; puis-je compter sur vous ?

—Je vous en donne ma parole la plus sacrée.

—Cela suffit.

Emile sortit.

—Maintenant, Maurice, êtes-vous prêt à remplir votre promesse ?

—Je ne l'ai pas oubliée, Mr., mais je crois qu'il vaut mieux attendre à demain matin. La caverne est dans le bois du Cap Rouge ; il serait dangereux de s'y risquer à l'heure qu'il est ; le jour, il n'y a rien à craindre ; jamais les voleurs ne s'y tiennent.

—Et Maître Jacques n'y fait pas de visites dans la journée ?

—C'est bien rare.

—En ce cas là, dit Mr. Des Lauriers, voici ce que nous allons faire, vous allez venir coucher avec moi et demain à 6 heures au plus tard, il faut qu'Helmina soit délivrée ; après cela, il vous faudra trouver Maître Jacques et l'emmener avec vous chez moi ; je veux voir de quel front il soutiendra l'examen que je lui ferai. Cela fait-il ?

—Parfaitement ; mais le coup c'est d'attirer Maître Jacques dans nos filets sans qu'il s'en doute ; cependant j'essaierai.

—Oui, oui et je suis certain que vous réussirez ; oh mais, j'oubliais ; . . . il faut que votre femme soit de la scène aussi.

—Comme vous voudrez ; vous avez envie je vois bien, de faire un coup de théâtre . . .

XIV.

LE BONHEUR VA COMMENCER.

Un jour radieux va paraître ; cessez de gémir, Helmina et Julienne, pauvres jeunes filles qui n'avez soupire jusqu'à présent que les plaintes de la mort et de la captivité ; Le malheur ne doit pas toujours subsister ; l'orage ne peut pas toujours durer. . .

Assez longtemps vous avez pleuré dans les ténèbres d'une existence infortunée ; assez longtemps vos yeux se sont noyés dans les larmes, votre cœur s'est brisé dans la douleur ; voici le jour des consolations arrivé. . . l'orage ne peut pas toujours durer. . .

Le ciel est pur ; le tonnerre ne gronde plus ; les vents furieux se sont enfuis, les nuages noirs se sont dispersés ; ne craignez plus. . . l'orage ne peut pas toujours durer. . .

N'entendez-vous pas au dehors de votre cachot l'oiseau nagnère plaintif qui gazouille l'hymne de la délivrance, le chant de l'hymen, le triomphe de l'amour constant ; n'entendez-vous pas au dedans de vous-mêmes une voix mystérieuse qui vous répète souvent : Espérez... l'orage ne peut pas durer toujours.

O Helmina. . . O Julienne, filles de prédilection, vierges chéries du ciel ; nous vous le répétons avec toute la nature : Espérez, le temps du bonheur va paraître ; car il est bien en nous aussi une voix qui nous dit... L'orage ne peut pas durer toujours.

Les jeunes filles venaient d'ouvrir les yeux à l'obscurité de leur prison, lorsqu'elles entendirent tout à coup le craquement lointain des branches et un bruit de pas précipités qui approchaient sensiblement ; puis bientôt après elles entendirent le murmure d'une conversation assez animée.

—Voilà une voix, dit Helmina en prêtant l'oreille, qui ne m'est pas tout à fait inconnue ; je puis assurer au moins que ce n'est pas celle de Maître Jacques ; qu'en dites-vous Julienne. O mon Dieu, s'écria Helmina en tremblant au bruit de deux coups de feu qui retentirent et allèrent se perdre lentement dans l'épaisseur du bois ; puis aussitôt après la porte s'ouvrit violemment et deux hommes parurent.

—Que vois-je ? dit Helmina ; Maurice ! est-ce bien vous ? et elle tomba à ses genoux.

Et toi, Julienne, tu ne me reconnais donc pas, dit Julien en la serrant dans ses bras.

—Ciel ! mon père ! . . . je vous vois donc encore une fois avant de mourir . . . je ne demande plus rien, je mourrai contente . . .

—Tu ne mourras pas, ma chère fille ; tu vivras pour pardonner à ton malheureux père ;

—Et vous aussi, pauvre Helmina, dit Maurice, vous vivrez pour m'inspirer votre vertu !

Vous allez enfin être rendues à la liberté, un bonheur sans bornes vous attend ; il y a déjà assez longtemps que nous risquons notre vie pour le crime, aujourd'hui nous devons la risquer pour le bien, pour arracher l'innocence des mains d'un brigand qui nous a malheureusement perdus ; mais que nous laissons,

—Que dites-vous, Maurice ? dit Helmina, je ne vous comprends pas.

—Le temps est trop précieux, pour que je vous détaille aujourd'hui cette malheureuse histoire ; vous la connaîtrez plus tard, qu'il me

suffise de vous dire pour le moment que j'ai été le complice de Maître Jacques, votre bourreau.

—Malheureux !

—Et vous, mon père, dit Julienne, par quel hazard . . .

—Complice aussi, dit Julien en se jetant aux genoux de sa fille . . . pardon ! pardon ! pour nous deux ; le repentir a fait votre délivrance, j'espère qu'il fera le reste ; pardon, ma fille, grâce, Helmina ! . . . nous renonçons au crime.

—Parlez, jeunes filles ; dites-vous que vous nous pardonnez dit Maurice en pleurant ; hâtez-vous, Helmina, il est à quelque distance de cette caverne un homme qui attend avec la plus vive impatience l'heureux moment où il pourra vous presser dans ses bras.

—De qui voulez-vous parler, dit Helmina avec précipitation ; mon Dieu serait-ce encore quelque . . .

—Il n'y a plus de mystère, Helmina, votre père, Mr. Des Lauriers, vous attend à la sortie du bois.

—Mon père ! . . . oh ! mais c'est un rêve ! un rêve de bonheur ; mon père ! . . . ah ! Maurice, vous vous jouez de ma sensibilité !

—Sortons, dit Julien, qui ne pouvait plus résister à ses émotions, sortons.

—O mon Dieu qu'est-ce que cela ! dit Helmina à la vue de deux cadavres sanglants étendus à la porte de la caverne qu'elle reconnut pour ceux de Lampsac et de Mouffard ; qu'avez-vous fait ? un meurtre ! . . . horrible ! . . .

—Non, Helmina, dit Maurice, nous avons défendu notre vie contre eux ; les misérables ont voulu soutenir jusqu'à la fin leur scélératesse !

Quelle mort ? dit Helmina . . . et quelles terribles suites . . . Que Dieu ait pitié de leurs âmes

Il y a quelques jours Helmina traversait les mêmes sentiers qu'elle parcourt aujourd'hui ; mais alors c'était une marche pénible, affreuse, elle allait à la mort, guidée par ses bourreaux ; à présent elle court vers le bonheur, ses pas sont légers, sa marche est aisée . . . l'espérance donne des ailes. Ce bois du Cap Rouge qui lui avait paru si effrayant ; lui paraît aujourd'hui majestueux ; il n'est plus éclairé par la lueur rapide de l'éclair, mais par les rayons d'un soleil radieux qui commence à s'élever au-dessus de la cime des plus grands arbres ; elle n'y entend plus les jurements et les imprécations des brigands, mais le ramage d'une foule de

petits oiseaux qui se bercent sur toutes les branches et semblent vouloir partager son bonheur.

Helmina ne peut alors fermer son cœur à des sentiments de reconnaissance et d'admiration pour Dieu ; alors elle commence à croire et à répéter en elle-même cet adage du vieux temps : L'orage ne peut pas toujours durer . . .

— Est-il bien vrai, Maurice, dit Helmina, que vous ne m'avez pas trompée en me disant que j'allais retrouver mon père ; hélas ! comment pourrais-je le croire ? . . .

— Croyez-le, Helmina, vous êtes sur le point de le voir ; j'entends les branches qui plient ; c'est lui.

En effet, Mr. Des Lauriers impatienté d'attendre, et craignant qu'il ne fut arrivé quelque malheur, s'était avancé à une petite distance dans le bois. Maurice se mit à siffler, c'était le signal convenu pour se reconnaître ; et Mr. Des Lauriers parut et se précipitant dans les bras d'Helmina ;

— O ma chère petite fille, je te revois enfin ; s'écria-t-il avec joie.

— O mon père, dit timidement Helmina : . . .

Nous n'entreprendrons pas de peindre à nos lecteurs la scène touchante et expressive qui eut lieu alors dans le bois du Cap Rouge. Ceux qui, comme Mr. Des Lauriers, ont eu occasion de goûter le même bonheur conviendront avec nous qu'il n'est pas de paroles assez fortes, assez énergiques pour l'exprimer. De pareils moments donnés à un père, à une épouse, à un parent, à un ami quelconque, et généralement parlant à l'amitié ou à l'amour après une longue absence, ou un retour inespéré, sont des délices que le cœur seul pourrait dépendre . . .

Mr. Des Lauriers après avoir donné le temps nécessaire à la manifestation de son amour paternel, fit monter Helmina avec lui dans une voiture qu'il avait emmenée et disparut comme l'éclair après avoir dit tout bas à Maurice de chercher Maître Jacques et de l'emmener chez lui, comme il en était convenu avec lui.

xv.

TOUJOURS DÉCOUVERT.

Le temps s'écoule rapidement, l'heure du

rendez-vous est passée et personne ne paraît encore dans le vaste salon où viennent d'entrer Mr. D. . . Stéphane et Emile. Ils gardent tous trois un silence religieux et semblent par leur contenance être dans l'attente de quelque grand événement. . .

Enfin la porte s'ouvre ; Mr. Des Lauriers entre et saluant avec gravité, il gagne une large bergère placée dans le fond de l'appartement et penche la tête sur une longue table d'acajou qui est devant lui ; puis il y a encore quelques instants de silence. Alors un homme que personne n'a le temps d'examiner entr'ouvre la porte et fait un signal convenu à Mr. Des Lauriers qui le suit et se retire en priant de l'attendre.

— Vous l'avez donc trouvé, Maurice ?

— Oui, Mr., il est dans l'autre chambre.

— Merci ; tenez vous prêt, je vais vous appeler dans l'instant, et il entra.

— Comment se porte Mr. Des Lauriers, dit Maître Jacques, avec familiarité et d'un air affable.

— Très bien, monsieur, dit Mr. Des Lauriers en déguisant son indignation.

— Vous venez sans doute comme vous m'avez appris, retrouver votre petite fille, dit Maître Jacques, sans autre préambule.

— Oui, s'il vous plaît.

— Ah ! Mr., dit Maître Jacques en prenant un ton de découragement ; il me faut vous apprendre une nouvelle des plus malheureuses ; c'est une pénible nécessité pour moi . . . mais . . .

— Parlez vite, de grâce, dit Mr. Des Lauriers en feignant un vif empressement ; mon Dieu qu'est-il arrivé . . .

— Je n'ose vous le dire.

— Oh je prévois . . . ma fille est morte !

— C'est comme si elle l'était . . . elle m'a été enlevée !

— Que dites-vous . . . dit Mr. Des Lauriers en s'arrachant les cheveux . . . enlevée ? . . . par qui ?

— Par des brigands, Mr., par des scélérats . . .

— Par des brigands ! Et vous n'avez pu éviter ce malheur ?

— Soyez-en persuadé.

— Pauvre Helmina ! . . . pauvre enfant ? elle qui était si digne de vivre, de briller sous les yeux de son père.

Et Mr. Des Lauriers fit semblant de verser des larmes, Maître Jacques l'imita.

—Écoutez, Mr., dit Mr. Des Lauriers, il faudra faire des perquisitions pour la retrouver; je n'épargnerai rien, et j'espère que de votre côté vous m'accorderez vos services.

—Avec plaisir, Mr., mais je crois qu'il serait inutile. . .

—Nous essaierons toujours, demain donc nous irons ensemble, vous et moi, accompagnés d'un certain nombre de personnes faire une fouille générale dans le Cap-Rouge; on dit que c'est là le refuge de tous les brigands, n'est-ce pas mon ami?

Mr. Des Lauriers l'examina attentivement.

—Oui, dit Maître Jacques embarrassé; mais il est bien probable qu'on se trompe; il n'est pas croyable que les voleurs se tiennent si près que cela de la ville.

—Nous verrons cela; mais avant, Mr., quoique je ne doute nullement de votre franchise et de votre fidélité à mon égard, je crois qu'il sera nécessaire que vous me donniez des preuves convaincantes et solides comme quoi ma fille a été réellement enlevée sans que vous y ayez pris aucune part. . .

—Comment? dit Maître Jacques, comment, vous oseriez croire. . .

—Je ne crois rien encore une fois, je ne vous soupçonne nullement; mais il faut que je sois certain de cet enlèvement, qui me paraît assez extraordinaire, avant d'aller plus loin, et votre parole toute sacrée, qu'elle puisse être suivant moi, ne serait peut-être pas suffisante aux yeux d'autres personnes presque aussi intéressées que moi dans cette affaire. Ainsi donc, il vous faudra faire votre déposition devant un magistrat; ou bien me produire des témoins.

—Quant à des témoins, dit Maître Jacques, je pourrai vous en donner deux bons; et si vous n'en êtes pas satisfait, je suis prêt à jurer. . .

—Assez, dit Mr. Des Lauriers, incapable de maîtriser plus longtemps son ressentiment, assez, Mr. Jacques, je connais maintenant vos dispositions. . . je sais ce que vous êtes capable de faire. A quoi sert de perdre le temps inutilement. . . sachez, Mr. Jacques, que je connais l'auteur du crime.

—Mais vous badinez. . . dit Maître Jacques en faisant l'étonné et en frissonnant. . . ce n'est pas possible!

—Très possible, et je sais fort bien que vous le connaissez vous-même.

—Allons, allons, plus de badinage.

—Je parle sérieusement, dit Mr. Des Lauriers, en fixant attentivement Maître Jacques, il ne s'agit pas de rire et de jouer ici, entendez-vous?

—Écoutez-donc, mon cher ami, dit Maître Jacques en s'impatientant, je n'ai pas de leçons à recevoir de vous probablement.

—Plût à Dieu que vous en eussiez eues, dit Mr. Des Lauriers, avec une sévérité qui augmentait de plus en plus, mais aujourd'hui il n'est plus temps; il ne s'agit plus de cela. Vous dites donc que vous ne connaissez pas le coupable.

—Vous moquez vous?

—Et vous pouvez le jurer?

—Tant qu'il vous plaira.

—Et pouvez-vous jurer que ce n'est pas vous?

—Si vous voulez m'insulter, dit Maître Jacques avec colère, vous le paierez plus cher que vous ne pensez; vos questions sont par trop impertinentes pour que je les souffre plus longtemps; avec tout autre qu'un ami il y a longtemps que je les aurais punies.

—Moi, votre ami, Mr., je maudis le jour où je vous ai connu.

—Et cependant vous avez été bien fier de me confier votre fille. . . voilà donc votre reconnaissance.

—Parceque je vous croyais alors honnête homme.

—Et pour qui me prenez-vous donc à présent.

—Pour ce que vous êtes, un scélérat, un voleur, dit Mr. Des Lauriers avec mépris et en le regardant avec fermeté et courage.

Maître Jacques bondit de rage.

—Vous prouvez, Mr., vous donnerez vos témoins; je vous mantrerais moi ce que c'est qu'insulter un homme d'honneur sans raison.

—Et moi, dit Mr. Des Lauriers, infâme scélérat, je vais te faire voir immédiatement que je peux prouver ce que je viens d'avancer, puis ouvrant la porte;—Maurice, s'écria-t-il, ici Maurice.

—Maître Jacques frémit horriblement.

—Voilà, ajouta Mr. Des Lauriers, voilà l'homme qui va te condamner, c'est lui qui m'a tout déclaré. Tu ne diras pas qu'il a inventé; tu sais qu'il connaît tous tes crimes aussi bien que toi. . .

—Parle, Maurice! N'est-il pas vrai que c'est

Maître Jacques qui t'a perdu, qui t'a entraîné dans le crime.

—C'est vrai.

—Il ment, le pendar, il ment, dit Maître Jacques, ou que Satan m'enveloppe !

—Tais-toi monstre !

—Quand je le voudrai !

—Et Julien, continua Mr. Des Lauriers, ne doit-il pas tout son malheur, sa scélératesse à Maître Jacques ?

—C'est encore vrai.

—Et pour tout dire en un mot, peux-tu affirmer que tous les crimes dont Québec a été le théâtre depuis quelque temps, ont été commis par lui.

—Je puis le jurer.

—Maître Jacques fut près de se jeter sur Maurice.

—Venons maintenant, dit Mr. Des Lauriers, à ce qui nous regarde plus particulièrement. Il y a quelques jours, ne t'a-t-il pas montré une lettre que je lui envoyais et dans laquelle je lui redemandais ma fille.

—Je ne nie pas cela, dit Maître Jacques, pour faire voir qu'il était sincère.

—Et nieras-tu que pour favoriser ta passion brutale, pour enlever ma fille à un jeune homme estimable qui l'aimait, tu l'as fait enlever et transporter dans le bois du Cap Rouge. Nie-le, si tu l'oses.

—Je le nie.

—C'est vrai, dit Maurice; il ment.

—Tu mens toi-même, vil coquin, dit Maître Jacques en lui lançant des regards foudroyants.

—Tu vas nier aussi probablement, ajoute Mr. Des Lauriers, que cette lettre contrefaite de la manière la plus infâme ne vient pas de toi ?

—C'est bien, courage; tu n'avoueras pas non plus que tu as montré cette même lettre à Helmina, que tu l'as demandée en mariage et que tu l'as menacée sur son refus formel d'une mort horrible. Tu vas dire effrontément aussi que tu n'as jamais formé le projet de tuer son amant, de me tuer moi-même, si tu t'aperçois que je n'épargnais rien pour retrouver ma fille. Misérable ! scélérat que tu es ! dit Mr. Des Lauriers avec indignation; et tu croyais pouvoir vivre ainsi dans le crime sans jamais être reconnu, tu croyais qu'il n'existe pas dans le ciel un Dieu tout puissant, vengeur de l'innocence, un Dieu juste et inexorable pour punir le vice et bénir la vertu. Prépare-toi donc à apprendre le contraire; je vais rassembler ici

devant toi toutes tes victimes; elles-mêmes te jugeront comme tu le mérites.

Mr. Des Lauriers se trouvant du côté de la porte: Maurice lui dit-il, faites entrer . . .

Maurice sortit et revint aussitôt suivi de Julien.

Maître Jacques le regarda sans rien dire; après lui parut Mr. D., Emile, et Stéphane qui s'écria en voyant Maître Jacques:

—Mon père, mon père, partons; voici Maître Jacques le brigand.

—Non, non, cher ami, dit Mr. Des Lauriers, demeurez ici, puis s'adressant au brigand:

Tu vois que tu es déjà bien connu.

—Maître Jacques se mordait les poings et ne disait plus rien.

—Mon cher ami, dit Mr. D., en serrant la main de Mr. Des Lauriers, que je suis aise de te revoir ! . . .

Stéphane passa de la crainte à la surprise.

—Viens donner la main au compagnon d'enfance de ton père, mon cher fils, dit Mr. D. . . viens.

—Stéphane obéit avec quelque hésitation.

—Que signifie tout ceci, Mr., demanda-t-il avec inquiétude.

—Vous allez savoir, mon cher enfant, dit Mr. Des Lauriers avec une douce gaieté, permettez-moi de vous appeler ainsi . . . que ce jour où j'ai découvert le plus noir des forfaits soit en même temps celui du bonheur le plus pur et le plus délicieux; Maurice allez chercher ma fille.

Helmina parut aussitôt suivi de Julienne et de Madelon.

—Grand Dieu, que vois-je ! Helmina . . . la fille du brigand !

—Non Stéphane . . . la fille d'un honnête homme . . . ma fille si vous l'aimez mieux.

—Helmina, votre fille ! répéta Stéphane.

—Mais c'est incroyable, dit Mr. D. . .

—Dieu des bons anges, que nouvelle, s'écria Madelon en frappant des mains.

—Je suis trahi, dit Maître Jacques en tombant sur une chaise, tout est découvert !

—C'est donc bien vrai, dit Stéphane, puis se jetant aux genoux de Mr. Des Lauriers:

—Je l'aime, Mr., permettez qu'elle soit mon épouse, il ne put en dire d'avantage; il porta les yeux sur Helmina qui rougit et vint tomber dans les bras de son père ! . . .

—Soyez heureux, mes chers enfants; dit Mr. Des Lauriers attendri jusqu'aux larmes; et en

leur joignant les mains, nous permettons votre union, que Dieu la bénisse ! . . . soyez heureux !

Puissiez-vous apprendre dans ce passage subit de l'infortune au bonheur le plus parfait à ne jamais désespérer de la providence, dit Mr. D. . . en embrassant ses deux enfants.

— Oh ! bon St. Antoine ! dit Madelon, ça va faire un beau p'tit mariagé rachivé.

— Eh bien Stéphane, vous allez donc enfin être heureux, dit Emile en lui serrant la main ; je suis content, je vous en félicite.

— Et moi aussi dit Maurice, je veux apprendre de vous à goûter la joie de l'honnête homme.

Helmina n'avait pu résister à cette scène si délicieuse et si touchante à laquelle son cœur était encore tout à fait inaccoutumée ; elle s'était évanouie sur le sein de son père. Tandis que tout le monde s'empresait tumultueusement autour d'elle, Maître Jacques ouvrit une fenêtre qui donnait dans la cour et s'évada sans que personne n'y prit garde. Ce ne fut qu'après qu'Helmina fut parfaitement revenu à elle que l'on s'aperçut de son absence.

— Il s'est sauvé, dit Maurice ; je vais courir après.

— Non, non, mon brave, dit Mr. Des Lauriers, laissez-le aller le malheureux, que Dieu ait pitié de lui. Et vous, mes amis, ajouta-t-il en s'adressant à Julien et à Maurice, puisqu'il est bien vrai que vous voulez abandonner le sentier du crime . . .

— Quoi, dit Madelon, en interrompant, t'as été voleur aussi toi, Maurice, . . . oh ben c'est affreux ça.

— Pardon, Madelon, dit Maurice en se jetant dans ses bras, pardon.

— Tout est pardonné dans ce beau jour, dit Mr. Des Lauriers ; ne pensons plus au passé. Je suis sur le point d'acheter deux terres dans une campagne voisine, Julien en cultivera une, et toi l'autre ; nous irons vous voir de temps en temps, ce sera notre promenade favorite.

— Mon père, dit Helmina, Julienne restera avec nous.

— Non, Helmina, il faut qu'elle suive son père, mais je te donnerai une autre compagne, Elise la fille de Mme. La Troupe. Quant à cette dernière je vais faire tout en mon pouvoir pour l'arracher des mains de la justice.

— Hélas, Mr., dit Stéphane, vous ne serez

pas à cette peine, la malheureuse s'est empoisonnée de désespoir.

— Oh mon Dieu, s'écrièrent à la fois Emile, Helmina et Julienne.

— Et sa petite fille, où est-elle, demanda Mr. D. . .

— Elle doit être chez moi à présent, j'ai donné ordre à Magloire d'aller la chercher.

— C'est bien, tout est terminé maintenant.

— Oui, dit Mr. Des Lauriers, et il ne nous reste plus qu'à fixer le mariage de Stéphane avec Helmina à demain ; nous épargnerons autant que possible le trop d'éclat et de tumulte. Vous êtes tous de la noce, mes amis, c'est un repas de famille où il vous faut assister . . .

Le dénouement est facile à prévoir.

Il n'est que cinq heures, l'aurore vient de disparaître et les conviés sont déjà sur pied. Il n'y a pas jusqu'à Magloire qui a endossé l'habit de drap vert à l'antique et se pavane sous un énorme chapeau de castor à longs poils et à larges bords.

La cloche tinte ; on se met en marche et on suit gaiement la route de l'Eglise . . . puis un tumulte se fait entendre, et on aperçoit une foule qui se presse autour d'un cadavre. Mr. Des Lauriers et Mr. D. en approchant de plus près reconnaissent le corps d'un noyé, c'est celui de Maître Jacques.

— N'en parlons pas dit Mr. D. cela pourrait peut-être troubler notre petite fête.

Une heure après les fiancés sont unis ; tout est fini heureusement. Le reste de la journée se passe gaiement comme le jour d'une noce, et le soir le soleil se couche radieux pour les nouveaux époux.

PIETRO.

PEAU NEUVE.

I.

A quelque distance de Lyon, du côté de Fourvières, s'élevait, en 1799, une hôtellerie des mieux achalandées. C'était celle du père Daniel, vieux braconnier bien connu dans les environs, et qui, las de mener la vie aventureuse des chasseurs de nuit, avait fini par se ranger et prendre femme, comme un paisible ouvrier du quartier Saint-Potain. Daniel avait été deux

ou trois ans garde-chasse chez le marquis de Lescas, l'un des plus riches propriétaires du pays. Mais je ne sais quel ferment d'indépendance se fait bouillonner son sang, bien avant le grand signal de 89. Il n'attendit pas, pour dépouiller les insignes de sa profession, que le canon de la Bastille eût renversé le château de Lescas. Il prévint la révolution, et déposa la bandoulière galonnée avant l'heure où tant de nobles furent obligés de sacrifier leurs titres sur l'autel de la patrie. De cette façon, Daniel put se mêler aux vainqueurs sans avoir aucun reproche à craindre de la part des vaincus. Le fils de l'ex-marquis de Lescas, le jeune Edouard, tout en lui rappelant de temps à autre qu'il l'avait vu coiffé autrefois du chapeau bordé, dans la maison paternelle, avait une véritable affection pour Daniel, qu'il appelait en riant *père Niel*. Quant au brave aubergiste, il ne se souvenait de sa vie d'autrefois que pour tirer à la cible. C'était là son exercice favori. Il appelait cela *s'entretenir la main*.

Un jour, le père Daniel était assis sur un banc, devant sa porte, et nettoyait son fusil pour aller au tir, lorsque la vieille Philippine passa.

Elle se hâta en s'aidant de sa béquille, Daniel l'arrêta :

— Que cherchez-vous donc, voisine ?

— Hélas ! faut-il le demander ? Je cherche Michel, je cherche mon fils !

— Toujours votre fils ? Hé ! bonne mère, vous devriez vous souvenir que Michel n'est plus un enfant. Ses bras sont forts, sa tête est intelligente. Il est fait pour marcher tout seul, que diable ! Il ressemble à défunt son père, un homme solide, que nous aimions bien, vous et moi. Je gage que, pendant que vous le cherchez, Michel est allé au tir.

— Vous croyez ?

— Parbleu ! et je vais l'y rejoindre. Tenez, j'apprete mon fusil. C'est peine inutile de vous essouffler, voisine. Asseyez-vous plutôt, et buvez un doigt de vin blanc.

Non, non ! Tant que mon Michel est loin de moi, je ne vis pas, voisin Daniel ! Il ne me reste que ce fils, et si je le perdais, ce serait mourir ! Vous dites qu'il est au tir, et moi je croirais plutôt qu'il est allé à la ville.

— Et qu'y ferait-il à la ville ?

— Est-ce que je puis savoir ? . . . Michel a des idées d'ambition qui me font peur.

— Tant mieux ! tant mieux ! Ne le gênez pas, ce garçon . . . Bon sang ne peut mentir,

Défunt son père était une bonne tête ! Quel dommage qu'il n'ait pas essayé de secouer son sarreau de paysan ! Il n'en sera pas de même de celui-ci. Michel est éduqué ; il en remontrerait aux muscadins, votre enfant ! Et il faut le laisser aller en ville si cela lui convient. Pourquoi ne deviendrait-il pas quelque chose ?

Un grand mécanicien, par exemple ! Ça s'est vu. Tenez, peut-être qu'au moment où nous parlons, il est dans quelque fabrique, étudiant le jeu des machines, et se grattant le front à la recherche d'une idée. . . Parions !

— Vous croyez donc qu'on étudie la mécanique en faisant des vers ?

— Qu'est-ce que vous dites-là ?

— En jouant de la guitare ?

— Allons donc !

— En paignant sur la toile ? . . .

— Est-ce que Michel ? — Michel n'a pas d'autres occupations.

— Bah ! vous vous trompez. Il tire à la cible comme un ange !

— Oui, encore cela ; j'oubliais. Mais c'est tout ! A quoi lui serviront ces talents, bons tout au plus pour les gens riches ? Ah ! mon Michel ! mon pauvre enfant ! Tu me donneras bien du chagrin !

Le bruit d'un galop de cheval interrompit les doléances de la mère Philippine. Presque aussitôt un jeune cavalier mit pied à terre à la porte de l'auberge. Daniel ôta son bonnet et se contenta de dire : — Bonjour, monsieur Edouard.

Mais le jeune homme ne répondit pas. Il paraissait soucieux, préoccupé. Il passa la bride de son cheval dans les barreaux d'une croisée, en entra vivement dans la salle basse.

— Vilmot est-il là ? Telle fut la première question qu'il adressa à la fille d'auberge.

— Il vous attend, monsieur, dans la chambre verte, et il déjeune pour ne pas s'impatienter.

— C'est bien.

Et le nouveau venu monta à la chambre désignée. Vilmot se leva en voyant entrer son ami.

— Quelles nouvelles ? lui demanda-t-il.

— Mauvaises, répondit Edouard.

— Tu m'alarmes. . . Comment ! cette fière beauté. . .

— M'a refusé, mon cher.

— Refusé ? . . .

— Oui ; et je reviens à toi, la rage dans le cœur.

— Est-il possible que mademoiselle Pauline

de Martens, la fille d'un marchand de soieries. . .

—Et ! ce n'est pas elle ; . . c'est sa mère, une orgueilleuse folle, une extravagante qui veut que sa fille soit non seulement riche, mais tirée ! Or, la révolution, en épargnant ma fortune, m'a dépouillé de mon titre de marquis. Je suis simple citoyen français ; et de plus, assez suspect, m'a-t-on dit, à messieurs nos cinq souverains du Directoire exécutif. Voilà ce que je suis : et ce n'est pas assez pour madame de Martens, qui recherche pour sa fille l'alliance d'un prince ! . . Il faudra qu'elle aille le chercher au delà des frontières ; car il n'y a plus de princes chez nous pour le moment ; et je ne vois guère que l'Angleterre ou l'Allemagne qui puisse fournir aujourd'hui des maris de qualité. . . Ah ! je suis piqué au vif ! refusé ! avec dédain, avec mépris !

—Touche-là, mon ami, reprit Vilmot. Moi, qui te parle, j'ai été victime d'un refus tout à fait semblable.

—Bah ! et de qui donc ?

—D'elle-même, de Pauline. Je t'ai caché ma mauvaise aventure, tant que je t'ai vu plein d'espoir. Mais maintenant qu'il s'agit de te consoler. . .

—Non pas, Vilmot. Il s'agit de me venger.

—De nous venger ! c'est cela. Déjeunons d'abord.

Et les deux amis s'attablèrent.

—Tu sais, continua Vilmot, que ma bourse et mon épée sont à ton service.

—Merci ; j'accepte l'une et l'autre ; dans l'occasion, s'entend ! car, grâce au hasard ou à la Providence, en perdant mes titres, j'ai conservé mon opulence d'autrefois. Il me reste quelques paillettes de mon ancien habit de marquis ! Quant à l'épée, celle du soldat est d'aussi bonne trempe que celle du gentilhomme. . . Nous aurons peut-être bientôt l'occasion de dégainer. Il y a quelque part un certain colonel Damas. . .

—Ah ! oui, Damas ! . . le cousin de Pauline.—Un mauvais plaisant qui ne m'a épargné aucun compliment railleur, aucune ironie ! . . il semblait prendre plaisir à me voir humilier !

—Comptes-tu le rencontrer ici ?

—Non : c'est un autre homme que je cherche.

—Qui donc ?

—Tu vas le savoir.

Et s'approchant de la fenêtre, Edouard appela : Père Daniel.

Le vieil aubergiste leva la tête.

—Oui, c'est toi que j'appelle, mon vieil hôtelier ! . . Aimes-tu mieux que je t'appelle mon vieux garde-chasse ?

—L'un et l'autre, à votre choix, citoyen Les-cas.—Hein ! grommela Edouard en regardant Vilmot. . . Il y eut un temps où le maroufle m'appelait monseigneur ! . . Eh bien, mon camarade, monte ici, j'ai à te parler.

Daniel prit congé de la mère Philippine, posa son fusil sur le banc de pierre, et monta à la chambre verte. Les deux amis lui offrirent un verre de vin. Lorsqu'il se fut essuyé la bouche du revers de la main :

—Eh bien ! Daniel, quoi de nouveau dans les environs ? lui demanda Edouard.

—Ma foi ! rien de rien ; peu de lièvres, quelques compagnies de perdreaux, . . mais pas une bécasse ; c'est à regretter son coup de fusil.

A propos de fusil, n'est-ce pas aujourd'hui que vous nommez un roi, vous autres ?

—Un roi ! dit Vilmot avec surprise.

—Oui, le roi du tir. . .

Des acclamations bruyantes éclatèrent au dehors et firent expirer la réponse sur les lèvres de Daniel. Des voix confuses s'approchaient, mêlées à de fréquentes détonations.

—Le roi du tir ? répéta Daniel. Tenez, on vient de le nommer.

—Et c'est . . .

—Écoutez !

Les voix s'étaient rapprochées, la clameur devint plus distincte. Les paysans criaient : *Vive Michel ! Vive le prince !*

—Je croyais, observa Vilmot d'un air moqueur, que vous n'aviez plus de princes en France.

Vous voyez que si ! nous avons encore ceux-là : les princes du tir ! Michel est prince, par la grâce du coup de fusil ; et les garçons le portent en triomphe.

—Quel est donc ce Michel ? demanda Vilmot.

—Un grand drille, des mieux taillés, répondit Edouard. Je l'ai rencontré plusieurs fois, rôdant autour de la maison de madame de Martens. Le drôle paraît fort galant ; il envoie des bouquets à mademoiselle Pauline. . .

—Et ça doit être de fiers bouquets ! interrompit Daniel. Feu son père, le brave Schirmer, se connaissait en jardinage. . .

(A continuer.)

Québec, 19 Septembre 1844.

Comme tout ce qui est du ressort de la littérature et de la musique doit intéresser les abonnés de notre publication littéraire et musicale, nous nous empressons de signaler l'arrivée en notre ville d'un trio artistique du plus grand mérite et qui a été précédé par les éloges et les chaleureuses recommandations des journaux de New-York et de Montréal.

Les virtuoses sont Signor Casella et Signora Casella, son épouse, et Madame Arnoult. La réputation européenne des deux premiers nous dispense d'entrer dans de longs détails sur leur compte. La Signora a fait admirer, partout où l'on a eu le bonheur de l'entendre, une touche sur le piano aussi délicate que rapide, noble et savante. Signor Casella quoique dans le printemps de l'âge s'est déjà placé au-dessus des plus célèbres violoncellistes et même au-dessus de Max Bohrer que nous avons entendu l'an dernier et sur lequel la capitale de l'Autriche fait aujourd'hui pleuvoir force couronnes. Ma-

dame Arnoult n'est pas une artiste de profession; mais l'infortuné qui ne respecte ni la beauté ni le talent, l'a forcée de chercher une ressource honorable dans l'art, et elle est venue en Canada faire ses débuts dans la carrière artistique. Son talent, disent les journaux de Montréal est l'égal des plus beaux qu'il nous ait été donné d'admirer. Nous espérons donc que la sympathie des citoyens de Québec se manifesterà à son égard d'une manière qui lui fera honneur et profit ainsi qu'aux deux autres artistes. Il nous est donné si rarement de goûter les délices que procure le plus doux des arts libéraux que nous serions coupables envers nous-mêmes de ne pas profiter de la belle occasion qui nous sera offerte Lundi soir, le 23 du courant, à l'Hôtel de Payne, où le premier concert sera donné.

Avec le présent numéro nos abonnés recevront la partie musicale, contenant deux Valses Canadiennes de la composition de Monsieur P. Péticlaire, et une Valse pour la Guitare.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M.	G. N. Gosselin,	- - - - -	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	- - - - -	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	- - - - -	Boucherville.
	H. Garneau,	- - - - -	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	- - - - -	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	- - - - -	Deschambault.
	Wolffred Launière,	- - - - -	Saint-Michel.
	George Tanguay	- - - - -	Saint-Gervais.
	George Couillard; E. D.	- - - - -	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	- - - - -	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinet, N. P.	- - - - -	Kamouraska.
	Cléophe Simon, N. P.	- - - - -	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	- - - - -	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaufieu, N. P.	- - - - -	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.

654

M 543

Canadienne

MUSIQUE CLASSE



PARTIE I

MUSICALE.

Vol. I.]

[No. 14.

VALE DE SOPHIE,

Composée par P. PETITCLAIR, et arrangée pour le Piano par C. SAUVAGEAU.

The musical score is presented in two systems. Each system consists of a treble clef staff and a bass clef staff. The first system begins with a piano (p) dynamic marking. The second system begins with a forte (f) dynamic marking. The music is in 3/4 time and features a variety of note values, including eighth and sixteenth notes, as well as rests and slurs. The notation is clear and legible, typical of a standard music book print.

VALE DE SOPHIE.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). It contains a melodic line with eighth and sixteenth notes. The lower staff is in bass clef with a common time signature (C) and contains a bass line with chords and eighth notes. A double bar line with repeat dots is located at the end of the system.

The second system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb) and a common time signature (C). It contains a melodic line with eighth and sixteenth notes. The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb) and a common time signature (C) and contains a bass line with chords and eighth notes. A double bar line with repeat dots is located at the end of the system.

The third system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb) and a common time signature (C). It contains a melodic line with eighth and sixteenth notes. The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb) and a common time signature (C) and contains a bass line with chords and eighth notes. A double bar line with repeat dots is located at the end of the system.

The fourth system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb) and a common time signature (C). It contains a melodic line with eighth and sixteenth notes. The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb) and a common time signature (C) and contains a bass line with chords and eighth notes. A double bar line with repeat dots is located at the end of the system.

The fifth system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb) and a common time signature (C). It contains a melodic line with eighth and sixteenth notes. The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb) and a common time signature (C) and contains a bass line with chords and eighth notes. A double bar line with repeat dots is located at the end of the system.

MUSIQUE MODERNE

VALSE DE CAROLINE,

Composée par P. PETITCLAIR, et arrangée pour le Piano par C. SAUVAGEAU.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef, and the lower staff is in bass clef. Both staves are in the key of B-flat major (one flat) and 3/8 time. The music begins with a treble clef, a key signature of one flat, and a 3/8 time signature. The melody in the treble staff features eighth and sixteenth notes, while the bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and single notes.

The second system of musical notation continues the piece with two staves. The notation is consistent with the first system, maintaining the treble and bass clefs, the key of B-flat major, and the 3/8 time signature. The melody in the treble staff continues with similar rhythmic patterns, and the bass staff accompaniment remains steady.

The third system of musical notation concludes the piece with two staves. The notation remains in treble and bass clefs, B-flat major, and 3/8 time. The melody in the treble staff ends with a final cadence, and the bass staff accompaniment provides a concluding harmonic support.

VALE DE CAROLINE.

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a common time signature (C). The lower staff is in common time with a C-clef. The music is written in a key with one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The notation includes various note values, rests, and dynamic markings.

VALSE.

The second system of music is labeled 'GUITARE' on the left. It consists of four staves of music. The first staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The subsequent three staves are in treble clef with a common time signature (C). The music is written in a key with one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The notation includes various note values, rests, and dynamic markings.

PLAMONDON et Cie., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.